

« Présentation »

Jean M. Goulemot et Benoît Melançon

Études françaises, vol. 32, n° 2, 1996, p. 3-6.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/036020ar>

DOI: 10.7202/036020ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

PRÉSENTATION

JEAN M. GOULEMOT ET BENOÎT MELANÇON

Le présent numéro d'*Études françaises*, consacré aux « Lieux et objets du roman libertin », se situe au confluent de deux courants importants des études dix-huitiémistes actuelles. D'une part, les recherches sur le roman libertin sont de plus en plus nombreuses depuis le début de la décennie. Les travaux de Robert Darnton sur le commerce des livres clandestins ont fait revivre les acteurs de ce type particulier d'échanges littéraires; Philip Stewart, Antoine de Baecque et Colette Cazenobe se sont penchés sur le corps libertin, celui des illustrateurs, des caricaturistes et des romanciers; autour de Lynn Hunt, une équipe a retracé l'invention de la pornographie depuis le XVI^e siècle jusqu'au début du XX^e; la nature particulière de la narration de *Ces livres qu'on ne lit que d'une main* a été mise en lumière par Jean M. Goulemot¹. Le monde

1. Robert Darnton : *Édition et sédition. L'Univers de la littérature clandestine au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, coll. « NRF Essais », 1991, 278 p.; *Gens de lettres. Gens du livre*, traduction de Marie-Alyx Revellat, Paris, Éditions Odile Jacob, coll. « Histoire », 1992, 302 p.; *The Corpus of Clandestine Literature in France 1769-1789*, New York et Londres, W. W. Norton, 1995, 260 p.; *The Forbidden Best-Sellers of Pre-Revolutionary France*, New York et Londres, W. W. Norton, 1995, XXIII et 440 p. Philip Stewart, *Engraven Desire : Eros, Image, and Text in the French Eighteenth Century*, Durham, Duke University Press, 1992, xiv et 384 p. III. Antoine de Baecque, *Le Corps de l'histoire. Métaphore et politique (1770-1800)*, Paris, Calmann-Lévy, 1993, 435 p. Colette Cazenobe, *Le Système du libertinage de Crébillon à Laclos, Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, n° 282, 1991, viii et 461 p. Lynn Hunt (édit.), *The Invention of Pornography. Obscenity and the Origins of Modernity, 1500-1800*, New York, Zone Books, 1993, 411 p. III. Jean M. Goulemot, *Ces livres qu'on ne lit que d'une main. Lecture et lecteurs de livres pornographiques au XVIII^e siècle*, Paris, Minerve, 1994 (deuxième édition revue, augmentée et corrigée), 182 p. III.

éditorial n'a pas été en reste, avec l'anthologie de *Romans libertins du XVIII^e siècle* de Raymond Trousson (1993), la série des ouvrages de « L'enfer de la Bibliothèque nationale » ou la réédition de « classiques » pornographiques ainsi que de textes plus méconnus, de *Margot la ravaudeuse* à *L'Enfant du bordel*, de *Thérèse philosophe* à *Histoire de Guillaume, cocher*, du *Portier des Chartreux* au *Doctorat impromptu* et au *Rideau levé*. L'intérêt envers la littérature érotique, libertine ou pornographique — les étiquettes varient au cours de l'histoire et selon les perspectives critiques, sinon morales — est donc bien réel, quoi qu'on pense et quoi qu'on dise. Ce type d'œuvres permet de réfléchir non seulement à un état particulier du discours ou à un genre réputé mineur, mais aussi à l'essence même de ce qu'est le roman, voire la littérature. Le roman libertin n'est-il pas celui auquel veut croire le plus fermement le lecteur? Ne vise-t-il pas à faire disparaître le fossé entre ce qui est représenté et celui qui lit? Ne doit-il pas faire prendre l'imaginaire pour le vrai, avec les conséquences que l'on imagine?

En même temps que se diversifient les approches de la littérature libertine, les travaux sur la description romanesque prennent un nouvel essor. On notera en effet que ce champ d'investigation est en pleine effervescence, notamment grâce aux travaux de Philippe Hamon, de Jean-Michel Adam et d'Isabelle Daunais². En ce qui concerne le Siècle des lumières en France, les travaux d'Henri Lafon font désormais autorité, et plusieurs, à sa suite, ont entrepris de s'interroger sur ces lieux et objets qui caractérisent la littérature du XVIII^e siècle³. Sur des corpus qui ne sont pas ceux du second rayon, ces critiques ont rappelé combien le travail du regard est chose capitale dans le fonctionnement de la prose romanesque, mais aussi combien le découpage et l'organisation de l'espace par l'œil ont évolué au fil des siècles.

Tenant compte de ce double développement de la recherche, nous avons été guidés par quatre principes : le genre étudié est le roman, dans son registre libertin ; le descriptif,

2. Philippe Hamon : *Introduction à l'analyse du descriptif*, 1981, repris sous le titre *Du descriptif*, Paris, Hachette supérieur, coll. « Hachette Université. Recherches littéraires », 1993, 247 p. ; *La Description littéraire : anthologie de textes théoriques et critiques*, Paris, Macula, coll. « Macula littérature », 1991, 288 p. Jean-Michel Adam : *Le Texte descriptif : poétique historique et linguistique textuelle*, Paris, Nathan, coll. « Nathan-Université », série « Études linguistiques et littéraires », 1989, 239 p. (avec André Petitjean) ; *La Description*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », n° 2783, 1993, 127 p. Isabelle Daunais, *Flaubert et la scénographie romanesque*, Paris, Librairie Nizet, 1993, 220 p.

3. Voir les « Repères bibliographiques » indicatifs réunis à la fin du numéro.

pour le dire avec Philippe Hamon, n'est abordé qu'en une de ses faces, le traitement des lieux et des objets; les études retenues se répartissent en deux catégories, des lectures topiques et des analyses de textes; nous ne nous sommes laissé enfermer dans aucune définition préalable de l'*érotique*, du *libertin*, du *pornographique*, de l'*obscène*, du *galant* ou du *licencieux*, choisissant l'épithète *libertin* par commodité et sans vouloir en faire une catégorie littéraire figée. Nous avons cru que la réflexion sur l'expérience du regard propre à cette forme littéraire bénéficierait d'une confrontation avec des analyses narratives portant précisément sur le descriptif, cette confrontation ayant pour objectif de mieux comprendre ce que les lieux et objets libertins ont en propre dans l'univers du romanesque, non d'un point de vue documentaire, mais formel. Mais quels lieux? quels objets? Fallait-il analyser des lieux publics célèbres dans la prose narrative, le Palais-Royal, l'Opéra, la Comédie, la Courtille, la Bastille, tel café parisien, le Procope ou le Café de la Régence? Des lieux privés, la petite maison, la chambre (et l'antichambre), le boudoir, le cabinet de toilette, le bain, le confessionnal, le jardin? Des lieux frontières, le couvent ou le bordel, où le secret ne demande qu'à être divulgué, le privé qu'à se faire public? Le vêtement, le meuble, le bijou allaient-ils solliciter le regard des collaborateurs?

Trois lectures topiques portent sur le fiacre, sur le lit et ses avatars, et sur la bibliothèque. Benoît Melançon a traqué les scènes amoureuses dans un véhicule hippomobile, afin de repérer quelques-uns des procédés narratifs du roman libertin, pour ensuite les situer dans le cadre plus large de la diction amoureuse au Siècle des lumières. Sa réflexion sur le « regard convoqué-révoqué » rejoint celle de Jean M. Goulemot sur le lit romanesque, celui de Diderot, de Marivaux ou de Laclos, dans la mesure où la littérature libertine suppose un type de voyeurisme particulier chez le personnage, chez le narrateur et chez le lecteur. À la fois lieu et objet, le lit est plus qu'un thème pour un type plus ou moins légitimé de roman; il est aussi le révélateur des mécanismes de sa « fable ». Jean Coutin, pour sa part, s'en prend au lieu commun selon lequel il n'y aurait pas de bibliothèques dans le roman pornographique (il s'explique sur le choix de cette épithète). Distinguant la bibliothèque comme lieu et la bibliothèque imaginaire, il montre comment ces deux conceptions s'opposent à la topographie de l'utopie classique: il y a des objets dans l'œuvre pornographique, mais dont le libertin se départ progressivement, histoire de rester seul avec sa victime et son désir. La bibliothèque du *Petit Fils d'Hercule* (1784?), dont Jean Coutin

et Catherine de Vulpillières éditent un extrait, est exemplaire à cet égard.

La question de l'utopie est également déterminante dans la première des trois analyses de textes de ce numéro. Catherine Cusset s'y propose de relire *Point de lendemain* de Vivant Denon en faisant ressortir les étapes de la séduction et les lieux et déplacements qui y sont associés. Contrairement aux critiques qui ne voient dans le récit que l'artificialité du désir, elle montre comment la séduction est d'abord affaire d'ironie, puis de parodie, avant d'être concrète. Ensuite, c'est une fascination multiforme que rappelle Didier Masseau, celle du pied féminin. D'un roman, *Le Pied de Fanchette*, à la peinture (Boucher, Fragonard, Baudouin), du fantasme rétifien à l'obsession collective, il rend le fétichisme de la chaussure à son histoire, personnelle et collective. On ne saurait imaginer aborder les « Lieux et objets du roman libertin » sans traiter l'œuvre de Sade. Jean-Christophe Abramovici s'attelle à la tâche en faisant visiter le « musée lugubre » de l'auteur des trois *Justine*, mais ce n'est pas tant les éléments de ce musée qui importent que ce qu'il révèle de l'atelier d'écriture sadien. La « progression exponentielle » de la matière romanesque, l'« amplification narratrice », les « innovations narratives et techniques », tout cela concourt à une « progressive dépersonnalisation de la violence dans le roman », et la « gestion romanesque des instruments de supplice » a pour effet de déshumaniser la violence.

Cette conclusion rappelle opportunément que les lieux et objets du roman libertin sont indissociables des personnages qui s'y meuvent ou les utilisent, et de la technique narrative de celui qui les soumet au regard du lecteur.